

## CHAPITRE PREMIER

L'homme, brun, la peau sombre, était grand – plus de deux mètres – et massif. Il tenait à deux mains une sorte de lance métallique, d'aspect mat, à l'extrémité renflée, reproduisant une tête de naja, qui devait sans doute éjecter un projectile – une flèche, un dard, une balle... – voire un rayon, laser ou plasma. Difficile à dire, au vu de son accoutrement, qui ne permettait pas de déterminer le degré de sophistication technique de son armement : il portait des sortes de braies, grossièrement tissées, un plastron high-tech en thermoplastique et des bottes de cuir étroitement ajustées. Ni viseur de réalité accrue ni module déporté d'aéro-assistance. Certainement un mercenaire, de stade IV ou V, de type terrestre, post-atomique mais pré-luminique : sans Augmentations. Une chance, vu son gabarit. Inutile de feinter, donc : elle aurait aisément le dessus. Elle se Déphasa une milliseconde avant que l'onde sonore projetée par la lance ne l'atteigne et se Rephasa juste à côté de l'homme, sur son flanc droit. Elle eut le temps d'observer son profil d'aigle, ses yeux clairs, la tresse dans ses cheveux, le tatouage animé à la base de son cou, derrière son oreille – une araignée soudain figée sur sa toile – avant de frapper, juste derrière la nuque, à la base de la boîte crânienne, au niveau du muscle petit droit postérieur, au point précis *naohai* – l'« océan du cerveau ». Son implant auriculaire émit un bip caractéristique, signalant le bon fonctionnement de l'aiguillon fouisseur qu'elle venait de planter. Elle ne regarda même pas l'homme tomber ; elle entendit simplement le bruit de son corps, qui s'effondrait lourdement sur le sable. Son maître de ~~Kyō~~ *Kyō* Jutsu l'avait parfaitement conditionnée : elle atteignait toujours le point vital. Personne d'autre n'était en vue. Elle leva les yeux vers le ciel, vers le satellite qui avait enregistré l'incident dans les moindres détails.

— *Instructions ?*

La voix du Superviseur résonna dans son crâne.

— *Sujet isolé. Un Détrousseur, sans doute. Mission maintenue.*

Elle sourit. Un Détrousseur. Pas de chance pour lui : il avait choisi la mauvaise cible. Elle espérait qu'il avait bien profité de sa courte vie. Restait à effacer toute trace de l'événement. Elle jeta sur le cadavre une capsule de Phosphorant ; instantanément un nuage de gaz s'éleva du corps : dans quelques secondes, il ne resterait de lui que des débris de vêtements, que le vent se chargerait de disperser. Dommage : c'était un bel homme...

La ville était encore à une heure de marche, mais elle apercevait ses hautes murailles de pierre et ses quatre tours rondes crénelées, qui tremblaient dans l'air sec et brûlant du désert. Ni arbre ni relief, aucun nuage ; nulle ombre pour se protéger des rayons du soleil rouge qui illuminait le ciel. Elle s'était hâlee la peau, fait poser un implant frontal pour simuler la forme, en saillie, du crâne des autochtones ; vêtue d'un pantalon flottant, de mi-bottes et d'une tunique blanche à manches longues et capuche, rien ne la différenciait d'une paysanne korgonne : elle franchirait sans encombre le poste de garde. Restait à attendre le bon moment.

Elle observait l'horizon depuis de longues minutes, le désert de sable blanc et de cailloux, qui s'étendait jusqu'au pied de hauts volcans noirs, disposés en éventail, lorsque la voix du Superviseur se manifesta de nouveau.

— *Convoi à cinq degrés Est de votre position.*

Elle hochait machinalement la tête ; elle avait repéré le nuage de poussière espéré et entendu le bruit. Elle attendit, accroupie. La tête de la colonne était constituée de petits chariots bâchés, tirés par des sarigues – des bipèdes qui ressemblaient à de gros rats. Suivait un cheptel d'animaux d'élevage, encadrés par des chiens, et une trentaine de commerçants ambulants, forains, bonimenteurs et autres vide-bourses. Il s'agissait principalement de Korgons, mais s'y mêlaient quelques Terriens, des Sumoliens et deux ou

trois Ourts mâles – une espèce qui se mélangeait rarement aux humanoïdes : des bannis, sans doute, qui, pour survivre, allaient exécuter des numéros de foire sur les marchés. Pour qui ignorait qu'ils n'étaient pas de simples ours, ce qu'ils faisaient semblait extraordinaire. C'était d'eux qu'elle devrait se méfier. Capuche rabattue sur son visage, elle se redressa et pressa le pas pour rejoindre le groupe de femmes et d'enfants qui fermait la marche.

— *Un des Ourts vous a repérée*, prévint le Superviseur.

Elle avait remarqué le manège du plantigrade : il avait ralenti à son approche et s'était mis légèrement à l'écart du convoi, afin de se laisser doubler. Il allait la renifler au passage. Trop tard pour l'en empêcher. En arrivant à sa hauteur, elle actionna discrètement son brouilleur. L'Ourts sembla un instant déstabilisé ; elle le vit osciller, tourner la tête et plisser le mufle ; lorsqu'elle le dépassa, elle vit ses yeux jaunes, qui la fixait. Son poil brun dégageait une odeur de fauve, légèrement musquée. Il devait se demander pourquoi cette étrangère ne lui inspirait aucune méfiance. Il lui emboîta le pas.

L'allure était rapide ; seuls les Terriens semblaient en souffrir : ils portaient régulièrement leur gourde de peau à leur bouche et s'essuyaient le visage avec l'étole qui recouvrait leurs épaules. Les Korgons, eux, comme les Ourts, ne semblaient pas pâtir de la chaleur. Elle poussa son thermorégulateur, pour éviter une transpiration qui l'aurait trahie et calmer la soif qui commençait à la tirailler. La ville approchait ; les effluves qui en émanaient – fumets en tous genre, odeurs d'urine, de crottin et d'excréments – indiquaient clairement que c'était jour de marché. Aux côtés des hommes de la caravane, charognards ailés et rongeurs défendaient à coups de becs et de griffes leur périmètre : eux aussi progressaient vers cet Eden. Leurs croassements et piailllements allaient s'amplifiant. Bientôt, le mur d'enceinte fut à portée de voix.

En tête de cohorte, les premiers pourparlers avec les gardes touriers de NéoParthes débutèrent : chacun devait payer son écot pour entrer dans la ville. Une pratique illégale mais qui profitait aux hommes de faction et, par un processus de troc, à l'ensemble de la troupe. « Augmenter la solde, si vous ne voulez pas que cette pratique perdure. Et encore : rien ne garantit que cela cessera », avait fait remarquer l'échevin, des années auparavant. Le gouverneur avait donc fermé les yeux sur cette gratification.

Elle avait prévu de se délester d'une bourse de simlicuir. Une matière prisée, car insensible aux variations de température et les nuits étaient fraîches et humides sur Korg. Le planton qui l'empocha ne lui fit même pas ôter sa capuche. La herse s'était levée ; les arbalétriers, sur les créneaux, n'avaient pas épaulé : aucun danger ne les menaçait. Elle franchit sans encombre, avec les autres, les portes de la ville. En ce jour de marché hebdomadaire, nombre de commerçant avaient déplacé leur échoppe sur leur pas de porte : barbiers, savonniers, forgerons, cordonniers, légumiers... travaillaient dans la rue, et certains attiraient le chaland à grand renfort de cris. « Il est beau mon chaudron ! » ; « Des chausses et des plastrons de roi ! » ; « Ici on rase de près ! ». Une foule bigarrée se pressait dans ce qu'il restait comme passage dans les rues ainsi encombrées ; de jeunes chapardeurs en guenilles en profitaient pour se remplir prestement les poches. L'ensemble était primitif – NéoParthes n'avait encore développé aucune industrie – mais non dénué de charme. Elle se surprit même à observer avec intérêt le travail d'un tisserand, occupé à confectionner sur un métier à pédales ce qui semblait être un tapis de prière. Une ville idéale pour abriter des hors-la-loi issus de civilisations plus évoluées : ici, ils étaient les maîtres. Les maîtres du château. La voix du Superviseur la sortit de ses pensées.

— *L'Ourts vous suit encore. Essayez de le semer.*

Elle réagit aussitôt.

— *Impossible, avec son flair.*

— *Alors éliminez-le.*

— *Et me débarrasser de cinq cents kilos de viande ici ?*

— *C'est votre problème.*

Comme si elle ne le savait pas. Elle s'abstint de répondre : inutile. Le Superviseur n'était qu'une suite d'algorithmes, une machine orbitale chargée de la planification et de l'optimisation des missions. Seul celui qui l'avait programmé était responsable de telles remarques, débiles. Mais il devait être mort

depuis des dizaines, voire des centaines d'années. Depuis presque un siècle, les machines s'autoreproduisaient.

Elle pénétra dans la première échoppe de vêtements venue et observa les clientes occupées à chiner. Toutes portaient la tunique traditionnelle korgonne, pantalon bouffant et mi-bottes. L'une d'elles avait sa taille et sa corpulence ; elle se Déphasa, ôta son brouilleur et le fixa sur la semelle de l'une des bottes de la jeune fille, puis se Rephasa, ne provoquant, pour un éventuel observateur, qu'une sorte de phénomène ondulatoire, de mirage indistinct : nul ne pouvait l'avoir vu bouger. La jeune fille qui, bien entendu, ne s'était rendu compte de rien, s'attarda encore un moment dans l'échoppe avant de rabattre sa capuche et de ressortir. L'Ourts la suivit ; il n'avait rien soupçonné.

— *Sangsue détachée.*

La voix du Superviseur réagit aussitôt, imperméable à la métaphore.

— *Il s'agissait d'un Ourts, 727.*

« 727 ». Elle détestait, lorsqu'il la nommait par son matricule.

— *Féline, si cela ne te déranges pas.*

— « *F.E.L.I.N.E* » *ne permettrait pas au Central de vous différencier.*

Elle haussa les épaules.

— *Alors, je vais me trouver un prénom.*

— *Ce n'est pas conforme à la procédure. Nous avons déjà abordé ce sujet.*

— *Rien à foutre. Demande une dérogation. A partir de maintenant, je suis Lina.*

— *Dois-je suspendre la mission ?*

La sempiternelle menace. Si elle ne menait pas à bien cette mission, on la reléguerait pendant des mois à des travaux de police, sur une planète minière ou aquatique. Ou pire : elle deviendrait une sans-classe, modules d'Augmentation rendus quasiment tous inopérants, contrainte d'accepter n'importe quoi pour survivre. Et avec son physique, la demande se porterait en priorité sur des prestations... licenciées. Ce n'était pas une option recevable. Elle abdiqua, une nouvelle fois, et répondit à haute voix.

— Négatif.

Restait à pénétrer dans le château. La partie la plus délicate de la mission, mais elle avait été préparée et ne poserait aucun problème insurmontable. Elle suivit le GPS jusqu'à l'auberge où l'attendait son contact : un autochtone nommé Rangoon.

En poussant la porte, une odeur de parfums bon marché assaillit ses narines, mêlée à celle, plus piquante, de la populace qui encombrait le lieu : clients et filles, occupés à boire, à manger, à jouer aux cartes et à se prodiguer ostensiblement maints attouchements, qui laissaient aisément présager la suite de leur programme. Sur une scène minimaliste, une stripteaseuse se contorsionnait lascivement le long d'une barre métallique aux reflets rouges. Ce n'était pas un hologramme, comme dans la plupart des établissements du même acabit, qui pullulaient sur les planètes mineures, mais une vraie fille, de chair et d'os – ou alors une cybe de dernière génération, mais c'était peu probable : de tels androïdes valent une fortune. Bien trop pour être rentabilisés ici.

L'auberge *La Porte Basse* portait bien son nom ; c'était une « maison de convenance », qui garantissait à celui qui pouvait payer un droit de cuissage sans limite sur son cheptel. Les maîtres du château s'y approvisionnaient par pelletées. On les disait friands de Korgonnes et peu d'entre elles se prostituaient, car leur religion prohibait le commerce des corps. On trouvait plutôt ici des Terriennes, des Sumoliennes et quelques Hazes, reconnaissables à leur petite taille, qui les faisait ressembler à des enfants. Elles jouaient les lolitas. Trois d'entre elles gambadaient entre les tables, pratiquement nues, exécutant pour les clients une lap dance délibérément malhabile ; elle détourna les yeux. Rangoon l'attendait au fond de la salle, assis seul à une grande table, devant un verre fumant – de l'absinthe locale. Elle se dirigea vers lui, repoussant nonchalamment le bras d'un homme qui tentait de s'égarer sur son postérieur. Rangoon sourit.

— *Mademoiselle est bien jolie, malgré son implant...*

— *Vous en doutiez ?*

Il secoua la tête.

— *Non pas. Mais on m'avait annoncé un soldat, alors...*

Elle ne répondit pas. Il souriait encore.

— Inutile de vous Singulariser, donc. Vous ferez l'affaire...

Il y avait donc une machine de morpho-modification sur Korg... Elle devait être soigneusement camouflée, sans doute en sous-sol, et servir peu. Elle avait déjà eu recours à la Singularisation mais, selon les individus, la durée de la modification avait tendance à varier. « Votre carrosse peut redevenir citrouille à tout moment, et particulièrement au plus mauvais », précisait en gros – certes en langage technique – la notice de la machine. Une manière pour le fabricant de se dédouaner afin d'éviter tout litige. Car, de notoriété publique, un problème récurrent affectait les batteries de localisation des implants chargés de stabiliser la modification morphologique... Et cela lui avait déjà joué des tours.

— J'en suis heureuse.

Rangoon lui fit un clin d'œil.

— Je vous comprends. Mais le nid dans lequel vous vous apprêtez à pénétrer est loin d'être douillet et si vous éveillez le moindre soupçon... Pfft !

Il fit un geste rapide de la main, comme pour chasser une mouche qui l'aurait importuné. Ses yeux verts, en amande, étaient perçants. Il n'était ni Korg, ni Terrien, ni Sumolien, ni Haze. Centaurien ? Certainement pas. Gliezan, sans doute. Ou Septon... Elle hésitait. Le Superviseur ne lui avait dévoilé de ce contact que le strict nécessaire : il la ferait entrer dans le château avec une chance de réussite évaluée à quatre-vingt-dix-neuf pour cent, c'est ce qui importait. Il reprit la parole.

— ... Mais revenons à ce qui vous préoccupe. Je dois faire une livraison. Au coucher de notre astre rouge.

Il lui tendit une clef massive.

— Prenez un peu de repos. Chambre treize, à l'étage. Vous y trouverez à boire et à manger, et également de quoi prendre un bain, vous parfumer et vous changer. Que vous fassiez un peu mieux couleur... locale. J'enverrai Sirri vous chercher. C'est avec elle que vous partirez ce soir. Elle corrigera votre tenue.

Ses yeux riaient, libidineux ; sa pupille se rétractait en ovale : c'était un Septon, à l'évidence plus que centenaire ; sa mémoire de clan devait remonter loin, très loin dans le temps. Elle songea qu'il faudrait qu'elle lui pose des questions sur la colonisation des planètes, le Central, la F.E.L.I.N.E... Il se leva, pour prendre congés. Debout, ventre en avant, bourse de cuir suspendue à la taille et dague courte, bottes à franges et boucles d'argent, tout Septon qu'il était, il avait plutôt l'air d'un maquereau.

Elle n'avait pas dormi mais, comme l'avait suggéré Rangoon, elle s'était reposée, avait pris un bain et s'était habillée et parfumée. Elle avait trouvé dans la chambre, simple mais fonctionnelle, tout le nécessaire : une robe longue, vaporeuse, au décolleté plongeant, fendue depuis la hanche, et des escarpins de cuir à talon plat ; du rouge à lèvres, du fard à paupières et autres produits de maquillage. Et du parfum fort, musqué, au pouvoir aphrodisiaque, dont *La Porte Basse* s'était fait une spécialité. Lorsque la dénommée Sirri entra, elle vit au premier regard qu'elle lui plaisait. C'était une Terrienne, d'origine indienne, au teint mat, aux longs cheveux noirs et aux yeux sombres ; elle lui sourit.

— Je suis Sirri. Je vais vous accompagner au château.

— Je suis Lina, répondit-elle, avec un sourire et une petite pensée taquine pour le Superviseur.

Sirri s'était déjà approchée d'elle ; elle l'auscultait de pied en cape ; Lina pouvait sentir son parfum, plus fruité que le sien mais tout aussi envoûtant, entendre son souffle, léger, le sentir effleurer son cou. Elle réajusta rapidement l'un des peignes de sa chevelure, remplaça délicatement son décolleté ; ses gestes étaient précis. Soudain, Lina sentit une main sur sa cuisse, qui remontait vers sa hanche.

— Nous ne devons pas porter de culotte pour nous rendre au château.

Lina laissa la jeune femme s'accroupir et la lui ôter avec douceur. Un rire gras retentit. Rangoon se tenait à la porte de la chambre, bien campé sur ses jambes, les mains sur les hanches.

— Je vois que Sirri pense à tout. Voilà un détail qui vous aurait trahie... Le Superviseur ne vous a rien dit ?

Elle secoua la tête. Il prit un air sérieux. En une fraction de seconde, il avait repris l'apparence du Septon qu'il était : un être singulièrement intelligent, doté d'une mémoire et de connaissances ancestrales. Sa voix se fit dure, presque cassante.

— Signalez-le.

Elle hocha la tête. La voix du Superviseur résonna dans ses oreilles.

— *Le Central est prévenu. Instruction associée.*

« *Instruction associée* ». Une expression typique de machine. Un mécanisme qui n'était pas infallible. Sans Sirri, les maîtres du château l'auraient immédiatement démasquée. Du moins, auraient-ils douté qu'elle fût simplement une prostituée. Et dans l'incertitude, ils auraient supprimé la menace potentielle qu'elle représentait. Rangoon l'observa à son tour, mais à distance. De face, de profil, de dos. Il lui tournait autour. Elle se sentait comme un insecte épinglé sous une lampe. Enfin, le verdict tomba.

— Parfait. Vous ne dépareillerez pas des colis habituels.

Elle lui lança un regard mordant. Il fit mine de ne pas le remarquer et se tourna vers Sirri.

— Tu lui as dit, pour le comité d'accueil ?

Sirri secoua la tête. Il sourit.

— Superviseur.

C'était Rangoon qui avait interrogé la machine, mais la réponse parvint directement dans son crâne, à elle.

— *Ils vont vous fouiller au corps ; vous devriez lubrifier vos orifices.*

Elle ne put s'empêcher de réagir à haute voix.

— Salopard !

Rangoon souriait de plus belle.

— Sirri peut le faire pour vous, si vous préférez...

Elle soutint son regard. C'était un allié précieux, qu'il ne valait mieux certainement pas avoir comme ennemi.

— Je vais le faire moi-même. Merci.

Il se retournait déjà et quittait la pièce. En franchissant le pas de porte, sans se retourner, il ajouta simplement :

— La boîte ronde, à droite de l'évier ; celle à laquelle vous n'avez pas touché. Bonne chance.

Elle lui aurait balancé avec plaisir quelque chose à la tête, mais il était déjà sorti et elle n'avait rien à portée. Sirri la regardait avec douceur.

— Les miroirs sont sans tain, ici, Lina. Il y a des clients qui ne paient que pour ça. Mais Rangoon est un bon maître, il prévient, s'il y a quelqu'un. Il n'y avait que lui aujourd'hui, à vous regarder.

— Encore heureux !

La réplique lui avait échappé. Elle réintégra la salle de bains. Rangoon était-il encore derrière le miroir ? Peu lui importait, à présent. Elle en voulait presque plus au Superviseur, de ne pas l'avoir prévenue.

— *Putain de machine ! Et surtout, ne réplique pas.*

Aucune réponse. Elle avança la main vers la boîte ronde.